

## Le geste, pratique ou communication?

In: Langages, 3e année, n°10, 1968. pp. 48-64.

---

Citer ce document / Cite this document :

Kristeva Julia. Le geste, pratique ou communication?. In: Langages, 3e année, n°10, 1968. pp. 48-64.

doi : 10.3406/lgge.1968.2548

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge\\_0458-726X\\_1968\\_num\\_3\\_10\\_2548](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1968_num_3_10_2548)

---

## LE GESTE, PRATIQUE OU COMMUNICATION ?

« Si, fermé à notre langage, tu n'entends pas nos raisons, à défaut de la voix, parle-nous en gestes barbares. »

ESCHYLE, *Agamemnon*.

« Par le geste il reste à l'intérieur des limites de l'espèce, donc du monde phénoménal, mais par le son il résout le monde phénoménal en son unité première...

« ...en général tout geste a un son qui lui est parallèle » ;  
« L'alliance la plus intime et la plus fréquente d'une sorte de mimique symbolique et de son constitue le langage. »

NIETZSCHE, *La Conception dionysiaque du monde*  
(été 1870).

« Car à côté de la culture par mots il y a la culture par gestes. Il y a d'autres langages au monde que notre langage occidental qui a opté pour le dépouillement, pour le dessèchement des idées et où les idées nous sont présentées à l'état inerte sans ébranler au passage tout un système d'analogies naturelles comme dans les langues orientales. »

ARTAUD, *Lettres sur le langage*, I  
(15 septembre 1931).

### 1. Du signe à l'anaphore.

Si nous choisissons ces réflexions comme exergues, ce n'est pas uniquement pour indiquer l'intérêt que la pensée « antinormative » a toujours eu pour la gestualité, et plus que jamais après la coupure épistémologique des XIX-XX<sup>e</sup> siècles, lorsque à travers Nietzsche, Freud et certains textes dits poétiques (Lautréamont, Mallarmé, Roussel) elle tend à s'évader des grilles de la rationalité « logocentrique » (« sujet », discours, communication). C'est plutôt pour accentuer une (leur) *contradiction*, ou mieux, cette (leur) *complémentarité* que la linguistique actuellement affronte avant de se renouveler.

En effet, au moment où notre culture se saisit dans ce qui la constitue — le mot, le concept, la parole —, elle essaie aussi de dépasser ces fondements pour adopter un point de vue *autre*, situé en dehors de son système propre. Dans ce mouvement de la pensée moderne concernant les systèmes

sémiotiques, deux tendances semblent se dessiner. D'une part, parties des principes de la pensée grecque valorisant le *son* comme complice de l'*idée* et par conséquent comme moyen majeur d'intellection, la littérature, la philosophie et la science (y compris dans leurs manifestations les moins platoniciennes, comme le prouvent les citations d'Eschyle et de Nietzsche) optent pour le primat du discours verbal considéré comme une *voix-instrument* d'expression d'un « monde phénoménal », d'une « volonté » ou d'une « idée » (un sens). Dans le champ ainsi découpé de la *signification* et de la communication, la notion de *pratique* sémiotique est exclue, et par là même, toute *gestualité* est présentée comme mécanique, redondante par rapport à la voix, illustration-redoublement de la parole, donc visibilité plutôt qu'action, « représentation accessoire » (Nietzsche) plutôt que processus. La pensée de Marx échappe à ce présupposé occidental qui consiste à réduire toute praxis (gestualité) à une représentation (vision, audition) : elle étudie comme *productivité* (travail + permutation de produits) un processus qui se donne pour de la communication (le système de l'échange). Et ceci par l'analyse du système capitaliste comme une « machine » à travers le concept de *darstellung*, c'est-à-dire, d'une mise en scène autorégulatrice, non pas spectacle, mais gestualité impersonnelle et permutante qui, n'ayant pas d'auteur (de sujet), n'a pas de spectateur (de destinataire) ni d'acteurs, car chacun est son propre « actant » qui se détruit comme tel, étant à la fois sa propre scène et son propre geste <sup>1</sup>. Nous trouvons ainsi, à un moment crucial de la pensée occidentale qui s'affirme en se contestant, une tentative de *sortie* de la signification (du sujet, de la représentation, du discours, du sens) pour lui substituer son *autre* : la production comme geste, donc non téléologique puisque destructrice du « verbalisme » (nous désignons par ce terme la fixation d'un sens et/ou d'une structure comme enclos culturel de notre civilisation). Mais la sémiotique n'a pas encore tiré de la démarche marxiste les conclusions qui la concernent.

D'autre part, une tendance s'affirme de plus en plus nettement d'aborder des pratiques sémiotiques *autres* que celles des langues verbales, tendance qui va de pair avec l'intérêt pour des civilisations extra-européennes irréductibles aux schémas de notre culture <sup>2</sup>, pour les pratiques sémiotiques des animaux (« le plus souvent analogiques », alors que dans le langage humain une partie de la communication est codée digitalement <sup>3</sup>) ou pour des pratiques sémiotiques non phonétiques (l'écriture, le graphisme, le comportement, l'étiquette). Plusieurs chercheurs

1. Cf. l'interprétation de ce concept par L. Althusser dans *Lire « le Capital »*, t. II, pp. 170-177.

2. Cf. les travaux des sémiologues soviétiques *Trudy po znakovym sistemam*, Tartu, 1965, et notre compte rendu « L'expansion de la sémiotique », in *Information sur les sciences sociales*, oct. 1967.

3. Nous renvoyons ici aux travaux importants de Th. A. Sebeok, et particulièrement à « Coding in the evolution of signaling behaviour », in *Behavioral science* 7 (4), 1962, pp. 430-442.

qui travaillent sur différents aspects de la gestualité ont constaté et essayé de formaliser l'irréductibilité du geste au langage verbal. « Le langage mimique n'est pas seulement langage, mais encore action et participation à l'action et même aux choses », écrit le grand spécialiste de la gestualité Pierre Oléron, après avoir démontré que les catégories grammaticales, syntaxiques ou logiques sont inapplicables à la gestualité parce qu'opérant avec des divisions tranchées<sup>4</sup>. Tout en reconnaissant la nécessité du modèle linguistique pour une approche initiale de ces pratiques, les études récentes tentent de se libérer des schémas de base de la linguistique, d'élaborer de nouveaux modèles sur de nouveaux corpus, et d'élargir, *a posteriori*, la puissance de la procédure linguistique elle-même (donc de réviser la notion même de langage, compris non plus comme communication, mais comme production).

C'est à ce point précisément que se situe, à notre avis, l'intérêt d'une étude de la gestualité. Intérêt philosophique et méthodologique de première importance pour la constitution d'une sémiotique générale, parce qu'une telle étude permet de dépasser en deux points fondamentaux les grilles élaborées sur un corpus verbal que la linguistique inflige à la sémiologie aujourd'hui et qu'on signale souvent parmi les défauts inévitables du structuralisme<sup>5</sup>.

1. La gestualité, plus que le discours (phonétique) ou l'image (visuelle) est susceptible d'être étudiée comme une activité dans le sens d'une *dépense*, d'une productivité antérieure au produit, donc antérieure à la *représentation* comme phénomène de signification dans le circuit communicatif; il est donc possible de ne pas étudier la gestualité comme une représentation qui est « un motif d'action, mais ne touche en rien la nature de l'action » (Nietzsche), mais comme une activité antérieure au message représenté et représentable. Évidemment, le geste transmet un message dans le cadre d'un groupe et n'est « langage » que dans ce sens; mais plus que ce message déjà là, il est (et il peut rendre concevable) l'*élaboration* du message, le *travail* qui précède la constitution du signe (du sens) dans la communication. A partir de là, c'est-à-dire en raison du caractère *pratique* de la gestualité, une « sémiologie » du geste devrait avoir pour raison d'être de transgresser les structures code-message-communication, et d'introduire à un mode de pensée dont il est difficile de prévoir les conséquences.

2. Réduite à une pauvreté extrême dans l'enclos de notre civilisation

4. Oléron Pierre, « Études sur le langage mimique des sourds-muets », in *Année psychologique*, 1952, t. 52, pp. 47-81. Contre la réductibilité de la gestualité à la parole : Kleinpaul R., *Sprache ohne Worte. Idee einer allgemeinen Wissenschaft der Sprache*, Verlag von Wilhelm Friedrich, Leipzig, 1884, 456 p. Leroi-Gourhan A., *Le Geste et la parole*, Albin Michel, Paris.

5. Jean Dubois a démontré comment, bloquée par les schémas de la communication, la linguistique structurale ne peut envisager le problème de la *production du langage* qu'en réintroduisant — geste régressif dans le courant de la pensée moderne — l'intuition du sujet parlant (cf. « Structuralisme et linguistique », in *La Pensée*, oct. 1967, pp. 19-28).

verbale, la gestualité s'épanouit dans des cultures extérieures à la zone gréco-judéo-chrétienne<sup>6</sup>. L'étude de cette gestualité, à l'aide de modèles pris aux civilisations mêmes où elle se manifeste, nous donnera en revanche de nouveaux moyens de penser notre propre culture. De là, la nécessité d'une étroite collaboration d'anthropologues, historiens de la culture, philosophes et sémiologues pour la « sortie de la parole ».

Dans cette perspective nous nous arrêterons ici à deux renversements que l'acception de la gestualité comme *pratique* introduit dans la réflexion sur les systèmes sémiotiques : 1. la définition de la *fonction* de base (nous ne disons pas « unité » de base) du geste, 2. la différenciation pratique-productivité/communication-signification.

Nous prendrons quelques exemples à l'anthropologie non à titre de pièces de conviction mais de matière de raisonnement. Les études anthropologiques concernant les systèmes sémiotiques des tribus dites primitive partent, à notre connaissance, toujours du principe philosophique courant (platonicien) que ces pratiques sémiotiques sont l'expression d'une idée ou d'un concept antérieurs à leur manifestation signifiante. La linguistique moderne modelée sur le même principe (nous pensons à la dichotomie du signe linguistique en signifiant-signifié) récupère immédiatement une telle conception dans le circuit de la théorie de l'information. Or, une autre lecture nous semble possible des données (des explications « primitives » concernant le fonctionnement des systèmes sémiotiques) citées par les anthropologues. Nous nous contenterons ici de quelques exemples. Ainsi : « Les choses ont été *désignées* et nommées *silencieusement* avant d'avoir existé et ont été appelées à être par leur nom et leur signe » (nous soulignons). « Quand (les choses) eurent été situées et *désignées* en puissance, un autre élément se détacha de glā et se posa sur elles pour les *connaître* : c'était le pied de l'homme (ou « grain de pied »), symbole de la conscience humaine<sup>7</sup>. » Ou bien : « Selon la théorie de la parole des Dogons, le fait de dire le nom précis d'un être ou d'un objet équivaut à le *montrer* symboliquement... » (nous soulignons<sup>8</sup>). Le même auteur, évoquant le symbolisme de l'épingle à cheveu comme « le témoignage de la création du monde par Amma » chez les Dogons, rappelle l'« association par la forme de l'objet, avec un doigt allongé », et l'interprète comme « un *index* allongé pour *montrer* quelque chose », d'où, « le doigt d'Amma créant le monde en le *montrant*<sup>9</sup> » (nous soulignons). D'autre part, certaines études des systèmes sémiotiques non phonétiques, scripturaux,

6. Cf. Granet M., *La Pensée chinoise*, ch. II et III, Paris, 1934; « La droite et la gauche en Chine », in *Études sociologiques sur la Chine*, P. U. F., 1953; les textes d'Artaud sur les Tarahumaras (*La Danse du peyoll*) ou ses commentaires du théâtre balinaï; Zéami, *La Tradition secrète du Nô*, trad. et commentaires de René Sieffert, Gall., 1967; la tradition indienne du théâtre Katakali (*Cahiers Renaud-Barrault*, mai-juin 1967), etc.

7. Dieterlen G., « Signe d'écriture bambara », cité par Geneviève Calame-Griaule, *La Parole chez les Dogons*, pp. 514, 516.

8. Galame-Griaule G., *op. cit.*, p. 363.

9. *Ibid.*, p. 506.

n'ont pas manqué d'insister sur la complémentarité de deux principes de sémiotisation : d'une part, la *représentation*, de l'autre, l'*indication*. Ainsi on connaît les six principes de l'écriture Lieou-chou (403-247 av. J.-C.) : 1. *représentation* figurative des *objets*, 2. *indication d'action*, 3. combinaison d'idées, 4. composition d'éléments figuratifs et phonétiques, 5. déplacement de sens, 6. emprunt, de même que la division des caractères chinois en *wen* (figures à tendances *descriptives*) et *tсен* (caractères composés à tendance *indicative* <sup>10</sup>).

Si toutes ces réflexions supposent l'antériorité du système sémiotique par rapport au « réel », il est frappant que cette antériorité, contrairement aux explications des ethnologues, n'est pas celle d'un concept par rapport à une voix (signifié-signifiant), mais d'un geste de *démonstration*, de *désignation*, d'*indication d'action* par rapport à la « conscience », à l'idée. Avant (cette antériorité est spatiale et non temporelle) le signe et toute problématique de *signification* <sup>11</sup> (et donc de structure signifiante) on a pu penser une pratique de *désignation*, un *geste* qui montre non pas pour signifier, mais pour *englober* dans un même espace (sans dichotomie esprit/matière, idée/mot, signifié/signifiant), disons dans un même *texte sémiotique*, le « sujet », l'« objet » et la pratique. Cette procédure rend impossible ces notions de « sujet », « objet » et pratique en tant qu'entités en soi, mais les inclut dans une *relation vide* (le geste = montrer) de type *indicatif* mais non signifiant, et qui ne signifie que dans un « après » — celui du mot (phonétique) et ses structures.

On sait que la linguistique moderne s'est constituée comme science à partir de la phonologie et de la sémantique; mais il est temps peut-être, en partant de ces modèles phonologiques et sémantiques, c'est-à-dire en partant de la *structure*, d'essayer de toucher à ce qui ne l'est pas, n'y est pas réductible ou lui échappe complètement. Évidemment, l'approche de cet *autre* de la structure phonético-sémantique n'est possible qu'à travers cette structure même. Aussi donnons-nous à cette *fonction de base* — indicative, relationnelle, vide — du texte sémiotique général le nom d'*anaphore*, en rappelant à la fois la signification de ce terme dans la syntaxe structurale (« l'anaphore est une connexion sémantique supplémentaire, à laquelle ne correspond aucune connexion structurale <sup>12</sup> ») et son étymologie (*ἀναφορὰ* en grec veut dire surgissement, élévation, ascension, montée d'un fond ou retour vers l'arrière; *αναφορικὸς* = relatif à;

10. Tchang Tchong-Ming, *L'Écriture chinoise et le geste humain*, doctorat ès lettres, Paris, 1937.

11. R. Jakobson a raison d'objecter que « montrer de doigt » ne dénote aucune « signification » précise, mais cette objection est loin d'éliminer l'intérêt du concept d'*indication*, d'*orientation* (nous dirons plus loin d'*anaphore*) pour une révision des théories sémantiques comme cela semble être le propos de la communication de Harris et Vœgelin à la Conférence des Anthropologues et des Linguistes tenue à l'Université d'Indiana en 1952 (cf. « Results of the Conference of Anthropologists and Linguistics », in *Supplement to International Journal of American Linguistics*, vol. 19, n° 2, avril 1953, mém. 8, 1953).

12. Cf. Tesnière L., *Esquisse d'une syntaxe structurale*, P. Klincksieck, 1953.

le préfixe *ává*, avec gen. dat. acc. dénote un mouvement vers, sur, à travers quelque chose, il s'emploie pour désigner une *présence continue* dans la mémoire ou dans la bouche; pour Homère et d'autres poètes l'adverbe *ává* signifie « s'étaler sur tout l'espace, à travers et partout ». La fonction *anaphorique*, donc relationnelle, transgressive par rapport à la structure verbale à travers laquelle nous l'étudions nécessairement, connote une *ouverture*, une *extension* (du système de signe qui lui est « postérieur » mais à travers lequel elle est nécessairement pensée, après coup) que les données des ethnologues ne font que confirmer (pour les Dogons, Amma qui crée le monde en le montrant, signifie « ouverture », « extension », « éclatement d'un fruit »).

D'autre part, la fonction *anaphorique* (nous pourrions désormais employer ce terme comme synonyme de « gestuelle ») du texte sémiotique général constitue le fond (ou le relai?) sur lequel se déroule un processus : la production sémiotique qui n'est saisissable en tant que signification figée et représentée qu'en deux points : la parole et l'écriture. Avant et derrière la *voix* et la *graphie* il y a l'*anaphore* : le geste qui *indique*, instaure des *relations* et élimine les entités. On a pu démontrer les rapports de l'écriture hiéroglyphique avec la gestualité<sup>13</sup>. Le système sémiotique des Dogons qui finalement semble être plutôt un système sémantique scriptural que verbal, repose aussi sur l'*indication* : apprendre à parler pour eux c'est apprendre à indiquer en traçant. A quel point le rôle de l'*indication* est primordial dans la sémiotique de cette tribu, est prouvé par le fait que chaque « parole » est redoublée par quelque chose d'autre qui la désigne mais ne la représente pas. Cet *anaphorique* est soit un support graphique, soit un objet naturel ou fabriqué, soit une gestualité qui indique les quatre stades de l'élaboration du système sémiotique (telle par ex. « la parole des hommes en règles <sup>14</sup> »).

L'acceptation de la gestualité comme pratique *anaphorique* met entre parenthèses l'étude du geste à l'aide du modèle du signe (donc à l'aide des catégories grammaticales, syntaxiques, logiques) et nous suggère la possibilité de l'aborder à travers des catégories mathématiques de l'ordre des *fonctions*.

Après ces considérations, une mise en garde s'impose : nous sommes loin ici de défendre la thèse courante dans certaines études sur la gestualité qui voudraient voir en celle-ci l'origine de la langue. La problématique de l'« origine » ne nous préoccupe pas, et si nous insistons sur l'*anaphoricité* comme fonction de base du texte sémiotique, nous sommes loin de la poser comme *originnaire*, ni de considérer le geste comme diachroniquement antérieur à la phoné ou à la graphie. Il s'agit simplement de définir, à partir du geste *irréductible à la voix* (donc à la signification, à la communication) une *particularité générale du texte sémiotique* en tant

13. Tchang Tcheng-Ming, *op. cit.*

14. Galame-Griaule G., *op. cit.*, p. 237.

que praxis corrélationnelle, permutationnelle, subversive et annihilante, particularité que les théories communicatives de la langue laissent dans l'ombre. Il s'agit, par là, de suggérer la nécessité d'une collaboration étroite entre la sémiotique générale d'une part, la théorie de la production et certains postulats de l'étude de l'inconscient (la dislocation du sujet), de l'autre. Il n'est pas impossible que l'étude de la gestualité soit le terrain d'une telle collaboration.

Antérieure à la signification, la fonction anaphorique du texte sémiotique amène nécessairement dans le champ de réflexion qu'elle trace quelques concepts que nous voyons surgir dans toutes les civilisation qui ont atteint une haute sémiotisation de la gestualité. C'est d'abord le concept d'*intervalle* : de vide, de saut, qui ne s'oppose pas à la « matière », c'est-à-dire, à la représentation acoustique ou visuelle, mais lui est identique, et réciproquement. L'intervalle est une articulation non interprétable, nécessaire à la permutation du texte sémiotique général et abordable à travers une notation de type algébrique, mais extérieure à l'espace de l'information. De même, le concept de *négativité*<sup>15</sup>, d'annihilation des différents termes de la pratique sémiotique (considérée dans la lumière de son anaphoricité), qui est un processus de production incessante mais se détruit elle-même et ne peut être arrêtée (immobilisée) qu'*a posteriori*, par une superposition de mots. Le geste est l'exemple même d'une production incessante de mort. Dans son champ l'individu ne peut pas se constituer — le geste est un mode *impersonnel* puisqu'un mode de productivité sans production. Il est *spatial* — il sort du « circuit » et de la « surface » (parce que telle est la zone topologique de la communication) et demande une formalisation nouvelle de type spatial. Anaphorique, le texte sémiotique n'exige pas forcément une connexion structurale (logique) avec un exemple-type : il est une possibilité constante d'aberration, d'incohérence, d'arrachement, donc de création d'autres textes sémiotiques. De là qu'une étude de la gestualité comme production soit une préparation pour l'étude de toutes les pratiques subversives et « déviatoires » dans une société donnée.

En d'autres termes, le problème de la signification est secondaire et peut être mis entre parenthèses dans une étude de la gestualité comme pratique. Ce qui revient à dire qu'une science du geste visant une sémiotique générale ne doit pas forcément se conformer aux modèles linguistiques, mais les transgresser, les élargir, en commençant par considérer le « sens » comme *indication*, le « signe » comme « anaphore ».

Toutes ces considérations sur le caractère de la fonction gestuelle ne visent qu'à suggérer une approche possible de la gestualité en tant qu'irréductible à la communication signifiante. Il est évident qu'elles mettent en cause les bases philosophiques de la linguistique contemporaine

15. L. Mäll parle de *zérologie* : réduction à zéro des dénotata et même des signes qui les représentent dans un système sémiotique donné (cf. « Pour une interprétation possible du terme de sunyavada », in *Terminologia Indica*, Tartu, 1967).

et ne peuvent trouver leurs moyens que dans une méthodologie axiomatisée. Notre but a été seulement de rappeler que si la linguistique, comme le remarquait Jakobson, a longuement lutté pour « annexer les sons (nous soulignons) de la parole... et « incorporer les significations (nous soulignons) linguistiques <sup>16</sup> », le temps est venu peut-être d'annexer les gestes et d'incorporer la *productivité* à la science sémiotique.

L'état actuel de la science de la gestualité telle qu'elle se présente sous sa forme la plus élaborée dans la kinésique américaine est loin d'une telle acception. Elle nous intéressera pourtant dans la mesure où elle tend à être indépendante des schémas de la linguistique verbale, sans être pour autant une démarche décisive pour la construction d'une sémiotique générale.

## 2. La kinésique américaine.

« La kinésique en tant que méthodologie traite des aspects communicatifs du comportement appris et structuré du corps en mouvement <sup>17</sup> », écrit le plus éminent des kinésistes américains Ray Birdwhistell aux travaux duquel nous nous référons dans ce qui suit. Sa définition donne les caractéristiques — et les limites — de cette science récente, en la situant dans la marge de la théorie de la communication et du behaviorisme. Nous reviendrons plus loin sur les impacts idéologiques qu'une telle dépendance impose à la kinésique. Au préalable, nous évoquerons son histoire de même que l'aspect général de son appareil et de ses procédés.

### *La naissance de la kinésique.*

C'est Darwin que les kinésistes désignent comme étant à l'origine de l'étude « communicative » des mouvements corporels. *Expression of the Emotions in Man and the Animals* (1873) est cité souvent comme le livre de départ de la kinésique actuelle, quoiqu'une réserve soit faite en ce qui concerne le manque de point de vue « communicatif » (sociologique) dans l'étude darwinienne de la gestualité. Les travaux de Franz Boas jalonnent ensuite la naissance de la kinésique américaine : on connaît l'intérêt de l'ethnologue pour le comportement corporel des tribus de Northwest Coast, comme le fait qu'il encourageait les recherches d'Efron sur les contrastes du comportement gestuel des Juifs italien et est-européens <sup>18</sup>. Mais c'est surtout la démarche anthropologico-linguistique d'Édouard Sapir et en particulier sa thèse que la gestualité corporelle

16. Jakobson R., *Essais de linguistique générale*, Éd. de Minuit, Paris, 1963, p. 42.

17. « Paralanguage : 25 Years after Sapir », in *Lectures in Experimental Psychiatry*, éd. by Henry W. Brosin, Pittsburg, Pa. Univ. of Pittsburg Press.

18. Efron David, *Gesture and Environment, a tentative study, etc.*, Kings Crown Press, New York, 1941.

est un code qui doit être appris en but d'une communication réussie <sup>19</sup>, qui suggèrent les tendances de la kinésique actuelle. Les recherches des psychiatres et des psychanalystes américains ont, par la suite, mis l'accent sur la relativité culturelle du comportement gestuel : Weston La Barre <sup>20</sup> démontre le concept de Malinowski de la communication « phatique » et fournit des documents sur les « pseudo-langages » qui précèdent le discours verbal.

Il semble de même que l' « analyse micro-culturelle » telle qu'elle se révèle surtout dans les écrits de Margaret Mead <sup>21</sup> avec ses utilisations de caméras et l'accentuation des déterminations culturelles du comportement, ont été particulièrement stimulants pour le développement de la kinésique.

Ainsi, vers les années 50, les efforts conjoints des anthropologues, des psychanalystes et des psychologues américains avaient déjà esquissé une nouvelle sphère de recherche : le comportement corporel comme un code particulier. La nécessité se posa alors d'une science spécialisée qui puisse interpréter et comprendre ce nouveau code vu comme un nouveau secteur de la communication. C'est à la linguistique américaine de Bloomfield <sup>22</sup>, mais plus encore de Sapir <sup>23</sup>, Trager et Smith <sup>24</sup> que la nouvelle science de la gestualité alla chercher ses modèles pour se constituer comme une science *structurale*. Ainsi, par le trajet que nous venons de décrire, apparaît en 1952 *Introduction to Kinesics* de Ray Birdwhistell qui marque le commencement d'une étude *structurale* du comportement corporel. On connaît l'acception psychologique et empiriquement sociologique du langage dans les théories de Sapir : sa distinction entre une « personnalité » en soi et une « culture » environnante qui l'influence, entraîne une différenciation mécaniste et vague entre un « point de vue social » et un « point de vue individuel » dans l'approche du « fait linguistique » avec préférence donnée au point de vue « personnel <sup>25</sup> ». Cette thèse difficilement soutenable aujourd'hui (après la pulvérisation freudienne, et en général psychanalytique, de la « personne » en tant que sujet = entité « interactionnelle »), détermine la démarche kinésique. Et surtout, le postulat de Sapir que le discours doit être étudié comme une série de « niveaux » analysables

19. Sapir E., *The Selected Writings of Edward Sapir*, Univ. of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1949.

20. La Barre W., « The Cultural basis of Emotions and Gestures », in *The Journal of Personality*, 16, 49-68, 1947; *The Human Animal*, Univ. of Chicago Press, Chicago, 1954.

21. Mead M., *On the Implications for Anthropology of the Gesell-ing approach to Maturation, Personal Character and the Cultural Milieu*, éd. D. Haring, Syracuse Univ. Press, 1956. Aussi Mead and Bateson, « Balinese Character »; Mead M. and Cooke Macgregor Fr., *Growth and Culture*, G. P. Putnam's Sons, New York, 1952.

22. Bloomfield L., *Language*, Hilt., New York, 1933.

23. Sapir E., *Language. An Introduction to the Study of Speech*, Harcourt Brace and Co., Inc., 1921.

24. Trager George L. and Smith Hary Lee, *An Outline of English Structure*, Oklohama.

25. Sapir E., *Selected writings*, pp. 533-543 et 544-559.

séparément pour permettre « de mettre le doigt à l'endroit précis du complexe discursif qui nous mène à faire tel ou tel jugement personnel <sup>26</sup> ». C'est Sapir encore qui reconnaît l'importance du comportement corporel dans la communication et remarque sa *relation* étroite avec certains niveaux du discours : cette thèse, nous le verrons, fournira une des préoccupations majeures de la kinésique.

Dans le même courant « personnaliste » de la linguistique américaine traitant des problèmes de *vocabulaire* (Sapir : « La personnalité est largement reflétée dans le choix des mots ») et de *style* (Sapir : « Il y a toujours une méthode individuelle quoique pauvrement développée d'arranger des mots dans des groupes et de remanier ceux-là en des unités plus larges »), Zellig Harris a étudié la structure du discours comme un terrain de comportement intersubjectif <sup>27</sup>, mais ses modèles *distributivistes* ont l'avantage d'avoir permis aux kinésistes de dépasser les unités et les agencements sacralisés de la linguistique traditionnelle.

A ces origines linguistiques de la kinésique s'ajoutent les recherches psycho-linguistiques de B. Whorf <sup>28</sup> et de Ch. Osgood <sup>29</sup> qui, en analysant le rôle du langage comme modèle de pensée et de pratique, orientent les études kinésiques vers le problème « de la relation entre la communication et les autres systèmes culturels en tant que porteurs du caractère culturel et de la personnalité ».

On peut s'apercevoir donc que, née au croisement de plusieurs disciplines et dominée par les schémas behavioristes et communicatifs, la kinésique cerne difficilement son objet et sa méthode et dérape facilement vers des disciplines collatérales dans lesquelles la rigueur de la documentation va de pair avec un technicisme encombrant et une naïveté philosophique de l'interprétation. Élargissant la sphère de ses investigations, la kinésique américaine se heurte au problème du *sens* du comportement gèstuel, et essaie de trouver des solutions en s'appuyant sur l'ethnologie de la gestualité <sup>30</sup> et les recherches sur les gestes spécialisés des différents groupes <sup>31</sup> qui se joignent indirectement à la kinésique en lui offrant un corpus pour ses recherches spécialisées. Tel est aussi le rapport à la kinésique d'une autre branche behavioriste appelée « analyse contextuelle » et qui propose de riches données sociologiques, anthropologiques et psych-

26. *Ibid.*, p. 534, cité par R. Birdwhistell in *Paralanguage...*

27. Zellig Harris, *Methods in Structural Linguistics*, Univ. of Chicago Press, Chicago, 1951.

28. Whorf Benjamin Lee, *Language, Thought and Reality*, Technology Press and John Wiley and Sons, New York, 1956.

29. Osgood Ch. E., « Psycholinguistics, A Survey of Theory and Research Problems », *Supplement to the International Journal of American Linguistics*, vol. 20, n° 4, oct. 1954, mém. 10, Waverly Press, Baltimore, 1954.

30. Hewes Gordon, « Word Distribution of Certain Postural Habits », in *American Anthropologist*, vol. 57, 2, 1955, dresse une liste détaillée des positions corporelles dans les différentes cultures.

31. Saitz Robert L. and Cervenka Edward J., *Colombian and North American Gestures, a contrastive Inventory*, Centro Colombo Americana, Correro 7, Bogota, 1962, pp. 23-49.

nalytiques pour une « description systématique ultérieure de la logique structurale de l'activité interpersonnelle dans un milieu social précis »<sup>32</sup>. Remarquons, lors des dernières années, une nouvelle extension de l'étude behavioriste de la gestualité : la *proxémique* qui s'occupe de la manière dont le sujet gesticulant organise *son espace* comme un système codé dans le processus de la communication<sup>33</sup>. Toutes ces variantes plus ou moins tâtonnantes ou importantes que prend l'étude du comportement corporel en tant que message (communication) s'inscrivent dans le stock des données de base que la kinésique, spécialisée comme une anthropologie linguistique, structure et interprète comme un *code* spécifique.

Deux problèmes principaux se posent devant la kinésique qui est en train de se constituer comme science : 1. l'utilisation qu'elle fera des modèles linguistiques. 2. la définition de ses propres unités de base et de leur articulation.

### *Kinésique et linguistique.*

Rappelons que les premières études du langage gestuel étaient loin de le subordonner à la communication et encore moins au langage verbal. Ainsi on a pu défendre le principe que toutes les variétés de langage non verbal (signes prémonitoires, divination, symbolisme divers, mimique et gesticulation, etc.) sont plus universelles que le langage verbal stratifié en une diversité de langues. Une répartition a été proposée des signes appartenant au langage gestuel, en trois catégories : 1. « communication sans intention de communiquer et sans échange d'idée », 2. « communication avec intention de communiquer mais sans échange d'idées », 3. « communication avec intention de communiquer et échange d'idées »<sup>34</sup>. Cette sémiologie gestuelle, quelque naïve qu'elle soit, pointe sur la perspective désormais oubliée d'étudier le comportement corporel en tant que pratique sans essayer forcément de lui imposer les structures de la communication. Certaines analyses des rapports langage verbal/langage gestuel défendent l'autonomie de ce dernier par rapport à la parole et démontrent que le langage gestuel traduit assez bien les *modalités* du discours (ordre, doute, prière) mais, par contre, de façon imparfaite les catégories grammaticales (substantifs, verbes, adjectifs); que le signe gestuel est imprécis et polysémique; que l'ordre syntaxique « normal » sujet-objet-prédictat peut varier sans que le sens échappe aux sujets; que le langage gestuel s'apparente au langage enfantin (accentuation du concret et du présent; antithèse; position finale de la négation et de l'interrogation) et aux langues « primitives »<sup>35</sup>. Le langage gestuel a été de

32. *Ibid.*

33. Hall Edw. T., « A system for Notation of Proxemic Behaviour », in *American Anthropologist*, vol. 65, 5, 1963.

34. Kleinpaul R., *op. cit.*

35. Witte O., « Untersuchungen über die Gebärdensprache. Beiträge zur Psychologie der Sprache », *Zeitschrift für Psychologie*, 116, 1930, pp. 225-309.

même considéré comme le « véritable » moyen d'expression susceptible de fournir des lois d'une linguistique générale dans laquelle le langage verbal n'est qu'une manifestation tardive et limitée à l'intérieur du gestuel; phylogénétiquement, le « mimage » se serait transformé lentement en langage verbal, en même temps que le mimographisme en phonographisme; le langage repose sur le *mimisme* (répercussion dans le montage des gestes d'une individu des « mimèmes » oculaires) qui revêt deux formes : phonomimisme et cinémimisme; la gestualité enfantine tient du cinémimisme avec prépondérance du mimisme manuel (« manuelage ») qui s'organise ensuite (stade du jeu) quand l'enfant devient « mimodramatiste » pour aboutir enfin au « geste propositionnel » de l'adulte conscient <sup>36</sup>.

Or, tout autre est la visée xinésique. Partie d'un psychologisme empirique, la *communication* à laquelle obéit le code gestuel dans la kinésique américaine est considérée comme une « multichannel structure ». « La communication est un système de codes interdépendants transmissibles à travers des canaux influençables à base sensorielle <sup>37</sup> ». Dans une telle structure le langage parlé *n'est pas le système communicatif*, mais uniquement *un des niveaux infra-communicatifs*. Le point de départ pour l'étude du code gestuel est donc la reconnaissance de l'*autonomie* du comportement corporel à l'intérieur du système communicatif, et de la *possibilité* de le décrire *sans* employer les grilles du comportement phonétique. C'est après ce postulat de base qu'intervient la coopération entre la linguistique et les données kinésiques, dans la mesure où la linguistique est plus avancée quant à la structuration de son corpus. Il est clair dès maintenant, et nous le verrons encore mieux dans ce qui suit, que le rapport linguistique/kinésique ainsi conçu, s'il réserve une certaine indépendance de la kinésique à l'égard de la linguistique *phonétique*, l'oblige, par contre, d'obéir aux présupposés fondamentaux qui fondent la linguistique : ceux de la communication qui valorise l'individu tout en le mettant dans un circuit d'échange (allant même jusqu'à envisager une dichotomie du comportement en « émotif » et « cognitif »). Ainsi, loin d'apporter une rupture dans les modèles phonétiques, la kinésique n'en fournit que des variations qui confirment la règle.

La kinésique se donne donc pour tâche, de même que la linguistique anthropologique, de rechercher les « éléments répétitifs » dans le courant de la communication, de les abstraire et de tester leur signification structurale. Il s'agit d'abord d'isoler l'élément signifiant *minimal* de la position ou du mouvement, d'établir à l'aide d'une analyse *oppositionnelle* ses rapports avec les éléments d'une structure plus large, et, en répétant ce procédé, de construire un code à segments hiérarchisés. A ce niveau de recherche, le *sens* est défini comme « la signification structurale d'un élément dans

36. Jousse M., « Le mimisme humain et l'anthropologie du langage », in *Revue anthropologique*, juill.-sept. 1936, pp. 101-225.

37. Birdwhistell R., *Conceptual Bases and Applications of the Communicational Sciences*, The Univ. of California, april 1965.

un contexte structural <sup>38</sup> ». L'hypothèse est même avancée que les éléments structuraux de code gestuel ont en général la même variabilité de fonction sémantique que les mots <sup>39</sup>.

### *Le code gestuel.*

L'analogie entre la parole et le geste, prise comme base de la kinésique, impose d'abord la nécessité d'isoler différents *niveaux* du code gestuel : soit des niveaux correspondants aux niveaux, admis par la linguistique, des langues; soit des niveaux qui permettent l'étude des interdépendances langage/gestualité.

Dans la première direction, Vœgelin a pu trouver dans le langage gestuel, à l'aide d'un système de notation s'inspirant de celui de la chorégraphie, un nombre de signes distinctifs approximativement égal à celui des phonèmes d'une langue, et conclure de ce fait que le langage par geste peut être analysé selon deux niveaux analogues aux niveaux phonématique et morphématique des langues <sup>40</sup>. Une autre taxinomie gestuelle est proposée par Stokoe <sup>41</sup> : il appelle les éléments gestuels de base « chérèmes »; chaque morphème gestuel (= plus petite unité porteuse de sens) est composé de trois chérèmes : points structuraux de position, configuration et mouvement, appelés respectivement *tabula* (tab), *designatum* (dez), *signation* (sig). L'étude de la gestualité chez cet auteur suppose trois niveaux : « chérolgy » (analyse des chérèmes), « morpho-cheremics » (analyse des combinaisons entre les chérèmes) et « morphemics » (morphologie et syntaxe). Pour d'autres chercheurs, par contre, le langage gestuel ne comporte aucune unité correspondant au phonème : l'analyse doit s'arrêter au niveau des unités correspondant au morphème <sup>42</sup>.

Dans la deuxième direction, il est nécessaire de nous arrêter aux thèses de Ray Birdwhistell dont la théorie est la plus élaborée de la kinésique américaine. Pour lui, si la gestualité est une redondance, donc une doublure du message verbal, elle n'est pas que cela : elle a ses particularités qui donnent à la communication son aspect polyvalent. De là, les analogies et les différences entre les deux niveaux langage/gestualité. Birdwhistell marque sa réticence à un parallèle trop poussé entre la gestualité et le langage phonétique. « Il est fort possible que nous forcions les données du mouvement corporel dans une trame pseudo-linguistique <sup>43</sup> ». S'il l'ac-

38. *Ibid.*, p. 15.

39. Birdwhistell R., « Body Behavior and Communication », in *International Encyclopedia of the Social Sc.*, déc. 1964.

40. Vœgelin C. F., « Sign language analysis : one level or two? », in *International Journal of American Linguistics*, 24, 1958, pp. 71-76.

41. Stokoe W. C., « Sign language structure : an outline of the visual communication system of the American deaf », *Studies in Linguistics : occasional papers*, n° 8. Department of Anthropology and Linguistics, Univ. of Buffalo, 1960, p. 78. Comptes rendus par Herbert Landar in *Language*, 37, 1961, pp. 269-271.

42. Krøber A. L., « Sign Language Inquiry », in *International Journal of American Linguistics* 24, 1958, pp. 1-19 (études des gestes indiens).

43. Birdwhistell R., *Conceptual Basis...*

cepte pourtant, c'est plutôt pour des raisons d'utilité que par conviction de la validité finale d'un tel parallélisme.

Dans sa terminologie, *l'unité minimale* du code gestuel, qui correspondrait au niveau phoné/phonème du langage verbal, porte le nom de *kiné* et de *kinème*<sup>44</sup>. Le *kiné* est le plus petit élément perceptible des mouvements corporels, tel par exemple la hausse et la baisse des sourcils ( $bb \wedge v$ ); ce même mouvement répété dans un seul signal avant de s'arrêter à la position O (initiale), forme un *kinème*. Les kinèmes se combinent entre eux tout en se joignant à d'autres formes kinésiques qui fonctionnent comme des préfixes, suffixes, infixes et transfixes, et forment ainsi des unités d'un ordre supérieur : *kinémorphes* et *kinémorphèmes*. Le *kiné* « mouvement de sourcil » ( $bb \wedge$ ) peut être *allokinique* avec des kinés « hochement de tête » ( $h \wedge$ ) « mouvement de main » ( $/ \wedge$ ) ou avec des *accents*, etc., en formant ainsi des kinémorphes. A leur tour les kinémorphèmes se combinent dans des *constructions kinémorphiques complexes*. De sorte que la structure du code gestuel est comparable à la structure du discours en « son », « mots », « propositions », « phrases » et même « paragraphes<sup>45</sup> » (les mouvements de sourcils peuvent dénoter le doute, la question, la demande, etc).

Où commence la différenciation langage/gestualité?

Deux classes de phénomènes semblaient apparaître d'abord pour Birdwhistell dans le circuit kinésique.

Les premiers se manifestent dans la communication *avec* ou *sans* parole et sont appelés des données *macro-kinésiques*. La macro-kinésique traite donc des éléments structuraux des constructions kinémorphiques complexes, c'est-à-dire de ces formes du code gestuel qui sont comparables aux mots, aux propositions, aux phrases et aux paragraphes.

Les seconds sont exclusivement liés au courant de la parole et sont appelés des kinémorphèmes *supra-segmentaux*. Les mouvements légers de tête, le clignotement des yeux, les froncements des lèvres, les frissons du menton, des épaules, des mains, etc., sont censés faire partie d'un système kinésique d'*accentuation* quadripartite («quadripartite kinesic stress system»). Les kinémorphèmes supra-segmentaux de ce système d'accent ont une fonction de type *syntaxique* : ils marquent les combinaisons spéciales d'adjectif et de noms, d'adverbes et de mots d'action, et même participent à l'organisation des propositions ou bien relient des propositions à l'intérieur des phrases syntaxiquement compliquées. Les quatre accents que les kinémorphèmes supra-segmentaux connotent sont : accent principal, accent secondaire, non-accentuation, désaccentuation<sup>46</sup>.

44. Birdwhistell R., *op. cit.*, 1952, et « Some Body motion elements accompanying spoken american English », in *Communication : concepts and Perspectives*, Lee Trager (éd.), Washington D. C., Spartan Books, 1967.

45. *Ibid.*

46. Birdwhistell R., *Communication without words*, 1964. A ce niveau de l'analyse, on parle aussi de deux *joncteurs* kinésiques *intérieurs* : le joncteur kinésique « plus » (+) qui apparaît pour changer la position de l'accent kinésique principal, et le joncteur

Un troisième type de phénomènes a été remarqué au cours des analyses ultérieures, qui ne possèdent pas les propriétés structurales des éléments macro-kinésiques ou supra-segmentaux et qui, en outre, sont liés à des classes *particulières d'items lexicaux* particuliers. Les éléments de ce troisième niveau du code gestuel qui sont appelés *kinesic markers* sont à distinguer de ce qu'on appelle de façon général « un geste ». Birdwhistell précise que le « geste » est un « morphe lié » (« bound morph ») ce qui voudrait dire que les gestes sont des formes incapables d'autonomie, qu'ils exigent un comportement kinésique infixal, suffixal, préfixal ou transfixal pour obtenir une identité. Les gestes seraient une sorte de « transfixe » puisque inséparable de la communication verbale <sup>47</sup>. De même, les *marques kinésiques* n'obtiennent de signification que reliés à certains *items syntaxiques audibles*, à cette différence près que, contrairement aux gestes, les marques kinésiques sont, pour ainsi dire, asservies à un contexte phonétique *particulier*. Ainsi, Birdwhistell le note à juste titre, l'introduction de la notion « marque kinésique » dans le code gestuel est un compromis entre une position qui aurait défini un tel comportement comme macro-kinésique, et une autre qui lui attribuerait un statut supra-linguistique ou supra-kinésique dans le système sémiotique. La classification des marques kinésiques est faite d'après les classes d'unités lexicales auxquelles elles sont associées, ce qui donne une fois de plus la priorité aux structures linguistiques dans la construction du code gestuel. Les marques kinésiques ont quatre particularités générales : 1. leurs propriétés articulatoires peuvent être présentées dans des classes *oppositionnelles*, 2. les marques kinésiques se manifestent dans un environnement syntaxique *distinct* (les lexèmes auxquels elles sont associées appartiennent à des classes syntaxiques distincts), 3. il y a des oppositions articulatoires situationnelles (qui permettent de réduire la confusion des signaux), 4. si la distinction des unités est impossible dans leur articulation, elle dépend des oppositions syntaxiques environnantes. Ainsi la marque kinésique peut être définie comme une série *oppositionnelle* de comportement dans un environnement particulier <sup>48</sup>. Plusieurs variétés de marques kinésiques sont remarquées. Telles, les marques kinésiques *pronominales* ( $k^P$ ) associées à (substituts de) pronoms, structurées d'après l'opposition distance/proximité : he, she, it, those, they, that, then, there, any, some / I, me, us, we, this, here, now. Le même geste, élargi, pluralise la marque kinésique pronominale : on obtient ainsi les *marques de pluralisation* ( $k^{PP}$ ) qui désignent : we, we's, we'uns, they, these, those, them, our, you (pl.), you all, you'uns, youse, their. On distingue de même des marques *verboïdes* associées avec les  $k^P$  sans interruption du mouvement, parmi lesquelles un rôle important jouent les marques de *temps* ( $k^t$ ). Notons aussi

*d'adhérence* (« hold juncture » (—)) qui lie ensemble deux ou plusieurs accents principaux, ou bien un principal et un secondaire.

47. *Ibid.*

48. Birdwhistell R., « Some body... »

les marques d'*aire* ( $k^a$ ) dénotant : on, over, under, by, through, behind, in front of, et qui accompagnent des verbes d'action; les marques de *manière* ( $k^m$ ) associées avec des phrases comme « a short time », « a long time », ou « slowly », « swiftly ». Une catégorie discutable représente les marques de *démonstration* ( $k^d$ ).

Il est nécessaire d'insister sur l'importance de ce niveau de l'analyse kinésique. Si les marques kinésiques semblent être, dans le code gestuel, analogues aux adjectifs et aux adverbes, aux pronoms et aux verbes, elles ne sont pas considérées comme *dérivées* du langage parlé. Elles constituent une première tentative d'étudier le code gestuel comme un système autonome de la parole quoique abordable à travers elle. Il est significatif que cet essai d'échapper au phonétisme entraîne nécessairement une terminologie non plus « vocalique » mais « scripturale » : Birdwhistell parle de *marque* comme on a pu parler de « trace » et de « gramme » (Derrida). Le geste vu comme marque, ou peut-être la marque vue comme geste : voilà des prémisses philosophiques qui restent à développer pour relancer un renouveau de la kinésique en tant qu'une science sémiotique non linguistique, et pour mettre à jour le fait que la méthodologie linguistique élaborée sur les systèmes de communication verbale n'est qu'une approche possible, mais non exhaustive et même non essentielle, de ce *texte général* qui englobe, outre la voix, les différents types de *productions* tels le *geste*, *l'écriture*, *l'économie*. Les kinésistes américains semblent être conscients de cette ouverture que promet l'étude de la gestualité non subordonnée aux schémas linguistiques : « les marques kinésiques et linguistiques peuvent être alloformes, c'est-à-dire des variantes structurales l'une par rapport à l'autre, à un autre niveau de l'analyse <sup>49</sup> ». Mais cette prise de conscience, si elle tend à assouplir la notion de communication (Birdwhistell considère que « la réévaluation de la théorie de la communication a les dimensions qu'a obtenues la reconnaissance du fait que les processus neutres, circulaires, ou même métaboliques sont des systèmes intrapsychologiques <sup>50</sup> ») ne sort pas pour autant de ses cadres.

A cette stratification de la kinésique il faudrait ajouter une excroissance : l'étude du comportement *parakinésique* associé généralement au niveau macro-kinésique de l'analyse. La parakinésique serait le parallèle gestuel de la paralinguistique préconisée par Sapir qui étudie les phénomènes accessoires de la vocalisation et en général de l'articulation du discours <sup>51</sup>. Les effets parakinésiques particularisent le comportement individuel dans ce processus social qu'est la communication gestuelle pour la kinésique, et inversement rendent possibles la description des éléments socialement déterminés d'un système d'expression individuel. Ils n'apparaissent qu'une fois les éléments macro-kinésiques isolés, et

49. *Ibid.*, p. 38.

50. *Ibid.*, p. ?

51. Trager George L., « Paralanguage : a first approximation », in *Studies in Linguistics*, vol. 13, nos 1-2, Univ. of Buffalo, spring 1958, pp. 1-13.

mettent ainsi à nu ce qui traverse, modifie et donne un *coloris social* au circuit kinésique. Ce « matériel parakinésique » comprend : des *qualificateurs de mouvement* qui modifient des petites séquences de phénomènes kiniques ou kinémorphiques; des *modificateurs d'activité* qui décrivent le mouvement entier du corps ou la structure du mouvement des participants dans une interaction, et, enfin, *set-quality activity* <sup>52</sup>, une gestualité pluridimensionnelle dont l'étude reste à faire et qui analyserait le comportement dans les jeux, les charades, les danses, les théâtres, etc. Pourtant Birdwhistell, de même que d'autres auteurs <sup>53</sup> partage l'opinion qu'une analogie ou même une substitution est possible entre les phénomènes kinésiques et paralinguistiques : chaque individu choisirait, selon ses déterminations idiosyncrétiques (qu'il incombe au psychologue d'étudier) des manifestations vocales ou kinésiques pour accompagner son discours.

Ainsi, tout en restant bloquée méthodologiquement par la psychologie, la sociologie empiriste et son complice la théorie de la communication en même temps que par les modèles linguistiques, la kinésique tend à assouplir le structuralisme phonétique.

Subordonnée aux préjugés d'un sociologisme positiviste, la kinésique opère à travers des constats que le développement même de la linguistique (de la psychanalyse, ou de la sémiotique des « systèmes modelant secondaires ») est en train de balayer : le « sujet », la « perception », l'égalité ou la différence « sensorielles », « l'être humain », la « vérité » d'un message, la société comme intersubjectivité, etc. Relevant de la société de l'échange et de sa structure « communicative », une telle idéologie impose une interprétation possible des pratiques sémiotiques (« les pratiques sémiotiques sont des communications »), et occulte le processus même de l'élaboration de ces pratiques. Saisir cette élaboration équivaut à sortir de l'idéologie de l'échange, donc de la philosophie de la communication, pour chercher à axiomatiser la gestualité en tant que texte sémiotique en cours de production, donc non bloqué par les structures closes du langage. Cette trans-linguistique à la formation de laquelle la kinésique pourrait contribuer, exige, avant de construire son appareil, une révision des modèles de base de la linguistique phonétique. Sans un tel travail — et la kinésique américaine, malgré son effort de se libérer de la linguistique, prouve que ce travail n'est même pas commencé — il est impossible de rompre « l'assujettissement intellectuel au langage, en donnant le sens d'une intellectualité nouvelle et plus profonde, qui se cache sous les gestes » (Artaud) et sous toute pratique sémiotique.

52. Birdwhistell R., « Paralanguage... ».

53. Mahl F., Schuze G., « Psychological research in the extralinguistic area », pp. 51-124, in Sebeok T. A., Hayes A. J., Bateson H. C. (éd.), *Approaches to Semiotics : Cultural Anthropology, Education, Linguistics, Psychiatry, Psychology. Transactions of the Indiana Univ. Conf. on Paralinguistics and Kinesics*, Mouton & Co., The Hague, 1964.